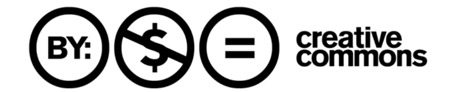


L'Homme et la société

Présentation

Robert Sayre



Présentation

Robert Sayre

En cette année du bicentenaire où en France une certaine gauche a tendance à se distancier des idées traditionnelles de justice sociale, pour célébrer les valeurs « libérales » de l'Amérique, ce numéro paraît sous le signe du paradoxe. Dans un moment où un certain nombre d'intellectuels français mettent en question leur tradition révolutionnaire, et surtout sa composante marxiste, aux Etats-Unis le marxisme, et plus généralement les différentes formes de pensée « radicale » (dans le sens anglo-saxon d'une critique sociale de gauche ou d'extrême gauche très poussée), qui ont inspiré un nombre considérable de travaux dans tous les domaines, jouissent au contraire d'un prestige intellectuel plus grand que jamais. Mais le paradoxe est double, car la percée d'une pensée de gauche aux Etats-Unis s'est faite en grande partie sans prise sur la vie concrète.

Après la traversée du désert de l'après-guerre — la Guerre froide et le maccarthisme de la fin des années 40 et des années 50 — la Gauche s'est reconstituée aux Etats-Unis sur des bases entièrement nouvelles. Ce mouvement, principalement estudiantin, des années 60 et du début des années 70, que l'on appelait la « Nouvelle Gauche », avait fort peu de liens avec son prédécesseur, la « Vieille Gauche », c'est-à-dire avec tout ce qui était antérieur au grand hiatus, au vide de l'après-guerre. Les militants de la Nouvelle Gauche, comme ceux qui ont été profondément influencés par elle, ont souvent opté par la suite pour une vie d'enseignant à l'Université, apportant à celle-ci des perspectives marxistes et néo-marxistes qui étaient le fruit d'un processus d'éducation politique commencé pendant les années de militantisme ou à leur suite.

Déjà à la fin des années 70, mais surtout dans les années 80, le marxisme avait donc fait une réapparition éclatante dans la vie intellectuelle américaine. Mais sa présence et son poids dans les années 80 ont été extrêmement différents de ceux des années 30. Car, par suite du « nettoyage » opéré pendant la Guerre froide de tout élément de gauche au sein des syndicats, des professions libérales et artistiques, puis de l'effondrement total, au cours des années 70, de la Nouvelle Gauche en tant que mouvement socio-culturel organisé, la gauche telle qu'elle existe aujourd'hui aux Etats-Unis se trouve

désormais cantonnée dans une grande mesure à l'Université, sans avoir aucune base dans la classe ouvrière et n'ayant que peu de rapports avec d'autres couches de la population globale. Elle triomphe donc surtout en tant que discours intellectuel et plus spécifiquement universitaire.

Il nous a semblé intéressant d'offrir au lecteur français un aperçu de la réflexion et des débats menés par la gauche américaine actuelle sur elle-même, tant sur son passé — le mouvement des années 60 — que sur son présent de courant intellectuel. Sujet double, mais unique, puisque les maîtres à penser et les principaux chercheurs actuels sont issus de la génération formée par les « années d'espoir, jours de colère » qu'étaient les « *Sixties* » [1]. Les contributions de notre numéro se situent à l'intérieur de cette trajectoire de la gauche contemporaine américaine. Leurs auteurs, anciens participants du mouvement des années 60 et écrivains plus ou moins liés à l'Université actuellement, appartiennent à cette gauche qu'ils décortiquent. C'est donc leur propre réalité, leur vécu qui est en jeu dans leurs analyses. Si les articles sont représentatifs des réflexions de la gauche américaine sur elle-même, ils sont souvent aussi des interventions sur et au sein de cette gauche ; car la majorité des articles publiés ici ont déjà paru aux Etats-Unis, soulevant dans certains cas discussions et controverses.

Paul Buhle, éditeur de l'une des revues les plus significatives de la Nouvelle Gauche — *Radical America* — ouvre le numéro. Dans le dernier chapitre, que nous traduisons ici, de son *Marxism in the United States* [2], très bien reçu en Amérique et en Angleterre où il a été publié, Buhle relie la Nouvelle Gauche et le marxisme actuel à des courants plus anciens. Selon lui le marxisme orthodoxe des années 30, celui de la lutte de classe prolétarienne qui est surtout d'inspiration européenne, constituerait une interruption relativement courte dans une ligne de développement plus authentiquement autochtone, celle-ci manifestant des tendances millénariste, messianique, utopique, et romantique (cette dernière dans le sens d'une aspiration à un paradis perdu de vie collective en harmonie avec la Nature [3]).

Larry Portis conteste pourtant l'analyse faite par Buhle (dans l'ensemble de son livre), au nom d'une conception plus rigoureuse du marxisme, et en faisant remarquer le peu de cas fait par Buhle du niveau de la théorie, et des contributions, pourtant non négligeables, des théoriciens marxistes américains. En effet, deux conceptions du marxisme s'affrontent ici : l'une plus étendue et peut-être plus vague aussi, où le marxisme tend à se confondre avec la gauche au sens large, et qui se situe plutôt au niveau d'« un quotidien de valeurs

---

1. Todd Gitlin, ancien militant du SDS américain et actuellement professeur de sociologie à l'Université de Californie à Berkeley, a récemment publié sous ce titre une histoire du mouvement des années 60 qui a connu un grand succès aux États-Unis : *The Sixties : Years of Hope, Days of Rage*, New York, 1987, Bantam.

2. Londres, 1987, Verso.

3. Voir à ce sujet notre article, en collaboration avec Michaël Löwy : « Figures du romantisme anti-capitaliste ». *L'homme et la Société*, 69-70, juillet-déc. 1983, et 73-74, juillet-déc. 1984.

socio-culturelles », selon la description que fait Portis du point de vue de Buhle ; l'autre désigne plutôt une théorie et une pratique socio-politique précises.

Les deux articles suivants sont des tentatives pour comprendre le mouvement si novateur, si prometteur, de la Nouvelle Gauche, qui a néanmoins échoué lamentablement en peu de temps, sans laisser quelque structure organisationnelle ou institutionnelle que ce soit derrière lui. Si les deux auteurs s'efforcent d'équilibrer leurs appréciations, faisant ressortir à la fois — et souvent indissolublement liés — les aspects positifs et négatifs, les éléments créateurs et auto-destructeurs du mouvement, Andrew Feenberg, un ancien étudiant et disciple de Marcuse, se concentre peut-être davantage sur le démontage d'un scénario menant inéluctablement à l'échec ; alors que Stephen Bronner, professeur de science politique à l'Université de Rutgers, met l'accent sur l'inédit, sur le mouvement comme expérience. Il veut « reconstruire le passé du point de vue anticipatoire d'un futur révolutionnaire », et trouve dans le « mouvement des pauvres » animé par Martin Luther King à la fin de sa vie, le développement le mieux à même de sortir la Nouvelle Gauche de ses ornières (si King n'avait pas été assassiné), puisque ce mouvement était basé sur des « intérêts susceptibles d'être généralisés » (Habermas).

Ensuite c'est vers l'analyse de la situation actuelle de la gauche que nous nous tournons, avec des extraits du livre de Russell Jacoby — *The Last Intellectuels* — qui, dès sa publication aux Etats-Unis en 1987, a soulevé un grand tollé dans les milieux universitaires de gauche. Car l'une des thèses principales du livre, destiné à ce grand public cultivé que Jacoby accuse les intellectuels de gauche américains d'avoir abandonné, est que ces derniers ont perdu leur âme en entrant à l'Université ; ils pensaient transformer l'Université, mais c'est elle qui les a transformés, faisant d'eux des spécialistes jargonnants qui ne s'adressent qu'à eux-mêmes, et dénaturent sérieusement leur perspective marxiste. Dans leurs comptes rendus des *Derniers Intellectuels*, de nombreux universitaires de gauche se sont montrés violemment hostiles, à tel point qu'on a du mal à ne pas voir là une réaction d'autodéfense corporatiste tout à fait classique. Le livre de Jacoby se prête néanmoins à un certain nombre d'interrogations et de critiques qui peuvent se justifier ; et il nous semble que le compte rendu de Paul Mattick Jr., jeune universitaire néo-marxiste dont le père était un théoricien connu, pose, et bien, certains problèmes dans l'ouvrage de Jacoby. En tout cas, lire Jacoby et Mattick côte à côte permet de se faire une idée des enjeux du débat qui a lieu actuellement dans et sur la gauche américaine.

Sans doute l'une des composantes les plus vivantes et fructueuses de cette gauche est-elle le féminisme. Dans ce domaine, probablement plus que dans d'autres, on a pu garder un certain rapport entre théorie et pratique, quoique là aussi le lien reste problématique. Nous versons au dossier un article de deux féministes engagées qui s'efforcent

d'évaluer l'étendue et la profondeur de l'impact de la culture féministe sur la gauche actuelle, à l'Université mais aussi en dehors d'elle (les mouvements anti-nucléaire, pacifiste, écologique, etc.).

Dernier morceau de la mosaïque : un entretien avec Harry Magdoff, éditeur de la revue marxiste indépendante *Monthly Review*, qui a joué un rôle crucial depuis sa création en 1949, non seulement aux Etats-Unis mais partout dans le monde et surtout dans le Tiers monde. L'entretien nous a été accordé, à Michaël Löwy et à nous-même, au début de cette année à Paris, à l'occasion du 40e anniversaire de la revue. Nous disions plus haut qu'il y avait très peu de rapports entre la Nouvelle et la Vieille Gauche aux Etats-Unis. *Monthly Review* constitue néanmoins un trait d'union entre les deux. Les collaborateurs de la revue — P. Baran, P. Sweezy, H. Braverman, H. Magdoff — sont de la génération de la Vieille Gauche, et ils partagent un certain nombre de ses préoccupations. Mais par leur orientation « tiers-mondiste » ils regardent vers le futur, et la Nouvelle Gauche. Ils ont exercé une influence considérable sur la formation de la gauche contemporaine, car ils ont constitué un élément significatif dans son éducation politique et économique. Il est donc tout à fait approprié qu'un entretien avec Harry Magdoff paraisse dans le contexte de notre dossier sur la gauche américaine d'hier et d'aujourd'hui.

Approprié également, pensons-nous, cet hommage que nous joignons en annexe, alors que nous apprenons sa disparition, à C.L.R. James, ce penseur trinidanien dont l'œuvre eut également une grande influence sur cette gauche dont nous tentons de faire le portrait ici.